

Perry Anderson. Les Origines de la postmodernité

Patrick Javault



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/1438>

DOI : 10.4000/critiquedart.1438

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Patrick Javault, « Perry Anderson. Les Origines de la postmodernité », *Critique d'art* [En ligne], 36 | Automne 2010, mis en ligne le 16 février 2012, consulté le 04 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1438> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.1438>

Ce document a été généré automatiquement le 4 juillet 2021.

EN

Perry Anderson. Les Origines de la postmodernité

Patrick Javault

RÉFÉRENCE

Anderson, Perry. *Les Origines de la postmodernité*, Paris : Les Prairies ordinaires, 2010, (Penser/croiser)

- 1 *Les Origines de la postmodernité* devait initialement servir d'introduction au recueil d'essais de Fredric Jameson : *The Cultural Turn* (1998). L'auteur nous invite à le lire « en relation avec le volume dont il s'inspire ». Avec une rare honnêteté, il déclare ne pas être sûr d'avoir réussi dans sa tentative de « rendre compte de la réussite d'un auteur avec lequel il ne possède sans doute pas une distance suffisante ».
- 2 Les deux premiers chapitres, « Prodiges » et « Cristallisation », offrent un résumé clair et accessible de la notion de postmodernité, en ne négligeant ni ses origines dans la poésie sud-américaine, ni l'importance de la réflexion de Charles Olson ou du rôle joué par le Black Mountain College, jusqu'aux réflexions de Jean-François Lyotard et de Jürgen Habermas.
- 3 Le troisième chapitre marque l'arrivée de Jameson sur la scène et l'accaparement par celui-ci de la postmodernité. Résumant les thèses de Jameson, glissant comme lui du culturel au politique et à l'économique pour mieux en faire ressortir la synchronie, l'auteur aboutit à des simplifications et à des affirmations faciles à démentir. Ses régulières déclarations d'admiration envers le maître sont des plus embarrassantes. L'éloge de celui qui réussit la synthèse de toutes les théories, dont la prose rappelle Henry James, et qui va plus loin —que Theodor W. Adorno, Georg Lukács ou Jean-Paul Sartre—, ressemble aux stratégies promotionnelles à l'américaine ailleurs stigmatisées. S'émerveiller du fait que Jameson puisse écrire aussi bien sur les films d'un cinéaste sénégalais que sur ceux d'un cinéaste taïwanais est d'une incomparable naïveté. Par ailleurs, lorsqu'il se livre à une histoire des mouvements artistiques ou littéraires en les

raccordant systématiquement à la réalité socio-économique d'un pays, ou lorsqu'il déduit les collages postmodernes de l'évolution du capitalisme financier, Anderson verse dans une analyse marxiste que l'on aurait voulu croire obsolète.

- 4 Cette façon de se servir des œuvres d'art pour livrer une analyse de l'époque ou de faire des œuvres un des symptômes de celle-ci, peut être conduite avec brio, mais quand elle est compactée en quelques phrases, l'excès de généralisation est patent. Reprenant une comparaison faite jadis par son maître (et tout autrement d'ailleurs), Anderson confronte « les souliers de paysan de Van Gogh, emblèmes du travail de la terre rédimé par une explosion de couleurs, avec une série d'escarpins de Warhol, simulacres vitreux sans ton ni fond supendus dans un vide glacé ». Cela est plus pompeux que juste. A ce propos, il faudra un jour s'interroger sur la possibilité de rendre en un français pas trop emprunté ce type d'écriture à formules. On n'en est pas moins surpris de lire que le geste d'Andy Warhol est qualifié de « débonnaire ».
- 5 Anderson ne brille pas davantage dans son analyse sociologique de l'art lorsqu'il écrit : « le peintre est en principe le seul créateur totalement indépendant, celui qui, en règle générale, n'a besoin d'aucun intermédiaire », parce que le compositeur dépend du concert et l'écrivain de l'éditeur. On peut aussi bien dire qu'il est d'autant moins libre qu'il est dépendant d'un marché. Or la peinture a depuis longtemps cessé d'être un « sismographe ». Avec le postmoderne comme prisme, on peut faire son choix dans les faits culturels, économiques ou politiques : de Silvio Berlusconi à la crise financière, en passant par *Avatar*, la matière ne manquera jamais. Ainsi le critique marxiste, héros romantique, continuera à dénoncer la facticité de l'art tout en laissant entrevoir un espoir grâce à un « enchantement lucide du monde ». Et ses disciples de le suivre avec une admiration envahissante.